Sombras

Film franco-espagnol de Oriol Canals

Eugénie Barbezat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/950>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.950

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2012

Pagination : 158-159

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Eugénie Barbezat, « Sombras », *Hommes & migrations* [En ligne], 1300 | 2012, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/950> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.950>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Sombras

Film franco-espagnol de Oriol Canals

Eugénie Barbezat

- 1 Fruit de sept années de gestation, *Sombras* (“les ombres”, en espagnol) est le premier long métrage du réalisateur catalan Oriol Canals. Ce travail de longue haleine donne à voir un film d’une beauté et d’une puissance à couper le souffle.
- 2 Oriol Canals a vécu et travaillé à Barcelone, sa ville natale, jusqu’en 1994, année où, pris par un désir d’ailleurs, il a entamé un périple qui l’a amené de Londres à Dublin et de Belfast à Paris. Trois ans plus tard, en 1997, ayant laissé à Paris une partie de lui-même, il rentre en Espagne, vivant pendant quelques années entre les deux pays.
- 3 Un jour de juin 2000, à Barcelone, en allumant la télévision, le jeune homme apprend que deux bateaux transportant des migrants ont fait naufrage au large des côtes andalouses et que très peu de passagers ont survécu. Cela arrive presque quotidiennement. Les images montrent des embarcations déchiquetées, des cadavres sans nom, des naufragés transis de froid, prostrés et mutiques, tandis qu’une voix-off égrène le triste décompte des morts, des disparus et des survivants. Cela plonge Oriol Canals dans un état de perplexité et de malaise. *“Mon cœur se soulève à l’idée que de telles choses se produisent encore et encore dans mon pays, sans que rien ni personne puisse apparemment l’empêcher. Notre société, dit-on, a atteint un haut niveau de civilisation, et c’est peut-être vrai, mais alors ces faits en constituent le trou noir, insondable et obscène”,* écrit-il alors.
- 4 Un an plus tard, alors qu’il s’installe à Paris où il met en pratique sa passion pour le septième art en devenant réalisateur de cinéma, le souvenir de ces scènes insoutenables est toujours présent. Et les questions continuent de se bousculer en lui : *“Chaque année près de 4 000 personnes périssent noyées au large de Gibraltar ou des îles Canaries... De quoi est faite une société qui assiste indifférente à une telle horreur ? Est-il possible de condamner à mort des milliers de personnes au nom de l’équilibre social et économique ? Sommes-nous du moins conscients du prix que nous faisons payer à autrui ?”*
- 5 Une sensation oppressante de honte mêlée d’impuissance l’envahit, lui qui a pu voyager, découvrir le monde et vivre dans le pays de son choix. Il décide de garder les coupures de presse, de rechercher des ouvrages et des documentaires sur la question

des migrations et de regarder plus attentivement les cercles d'Africains dans les rues... C'est là qu'un deuxième sentiment, la curiosité, commence à poindre, puis à mûrir lentement, jusqu'à se transformer en une envie de plus en plus nette de s'approcher de ces hommes qui ont risqué leur vie pour atteindre cet Eldorado moderne qu'est le "rêve occidental", des gens dont on ne parle que pour en dénombrer les cadavres, des gens que la mer engloutit par milliers dans l'indifférence générale. Qui sont-ils ? Quelles histoires y a-t-il derrière cette hécatombe ? Que deviennent les survivants ?

- 6 Oriol décide d'obtenir des réponses à ces questions. Au début de l'été 2005, il loue une voiture, prend son matériel de tournage et part à la rencontre des rescapés. Direction Alcarràs, à 100 km de Barcelone, un village perdu dans une vaste plaine agricole, au nord de l'Espagne. Le temps de la récolte des fruits arrive et ils seront au rendez-vous. Ici, ces rescapés d'une hécatombe silencieuse, multitude discrète, presque fantomatique, sont comme des ombres, une toile de fond sur laquelle s'écoule paisiblement la vie du village. Migrants et autochtones vivent dans deux univers parallèles, côte à côte mais séparés par un fossé invisible, sans un contact, sans un regard. Ici, pas d'association humanitaire, de foyer, d'ambassade ni de consulat pour aider ces invisibles qui souvent font les poubelles et dorment dans les bois. Seul point de ralliement dans la ville : un café, dont la patronne a tissé des liens avec eux. Son témoignage éclaire le film.
- 7 Mais le réalisateur ne se contente pas de recueillir des témoignages et de filmer la vie de ces hommes. Si Alcarràs est un microcosme qui se répète partout ailleurs et qui contient en lui tous les mondes de la clandestinité, rien ne sert d'aller chercher ailleurs. C'est là que Canals a l'idée géniale de "réduire le champ". Bouleversé par la profondeur de leur parole, par sa nature cathartique, par ce retour obsessionnel sur l'empreinte des souffrances endurées, sur le réveil amer du "rêve occidental", sur la honte insurmontable de l'échec, sur la folie, sur la mort et le destin..., il imagine un "dispositif" pour les recueillir et les transmettre. Une pièce tendue de draps blancs, sorte de cellule dans laquelle, seuls, assis sur une chaise, face à la caméra, les immigrants clandestins qui l'ont accepté s'adressent frontalement à leur famille restée en Afrique. Ces lettres audiovisuelles enregistrées sur VHS seront envoyées au pays. Elles structurent le film. Les propos ont été soigneusement traduits depuis les langues natales des migrants et, grâce aux sous-titres, s'adressent directement à nous. Ils nous parlent de notre humanité ou de ce qu'il en reste.
- 8 Ces hommes ne sont pas des "témoins ordinaires" : après avoir pris le risque d'une mort physique, ils prennent un risque bien plus important, celui d'être rejetés et méprisés par leurs proches qui attendent tant d'eux qu'ils n'ont pas droit à l'échec. S'ils ont pris ce risque, c'est parce qu'il fallait briser un tabou, dire enfin la vérité sur leurs conditions de vie, mais aussi sur les épreuves, terribles, qu'il leur a fallu surmonter. En faisant entendre leurs voix, Oriol Canals rend visibles les héros que sont ces migrants, échoués en Espagne, mais dont le rêve a fait naufrage bien avant qu'ils ne touchent terre. Construit, travaillé, ciselé, ce documentaire ne montre pas seulement les conditions d'existence des clandestins, il les fait sentir. Sans pathos, mais de manière implacable. Comme le prouve cette scène qui clôt le film : des hommes boivent un café et fument une cigarette autour d'un carton posé sur la terrasse d'une maison délabrée. Peu de mots, le silence est presque total. Une étrange tension s'installe. Ensuite, sacs en plastique à la main, les hommes quittent les lieux et disparaissent lentement au loin. Une pelleuse vient raser la bâtisse. Un nuage d'oiseaux s'envole. Frontières sans cesse

repoussées. Comme une mécanique qui se met en place, toujours en fuite, toujours à courir après quelque chose qui n'existe que pour les autres.

- 9 Par ses qualités cinématographiques, ce film remarquable, sans voix off et doté d'une bande-son magnifique, est à la hauteur des ambitions de son réalisateur qui déclarait à sa sortie : *“Il me reste seulement à espérer que le travail qu’eux et moi avons fait ensemble soit à la hauteur de ce qu’ils sont et de ce qu’ils ont su donner au spectateur, et qu’il serve, ne serait-ce que le temps d’un film, à éclairer les ombres d’une belle lumière et à leur rendre leur dignité.”*